

# *L'image du monde dans les theories linguistiques contemporaines*

JOLANTA ROKOSZOWA

(Kraków)

Leitmotiv:

Robinson Jeffers - "Aime le cygne sauvage".

"Mes vers, chacun de mes mots ne m'inspirent que dégoût.

Ô ces pâles, friables morceaux de craie qui toujours en vain

Voulaient esquisser la ligne ondulée de l'herbe

Et l'oiseau, lorsqu'il s'ébroue dans les premières lueurs blanches,

ô mes miroirs noircis et brisés.

Que je puisse au moins saisir non la splendeur des choses, mais au moins un reflet,

Maladroit chasseur que je suis, et ma balle est faite de cire.

Où sont donc la beauté du lion, le vol du cygne, le tourbillon des ailes?

Ce cygne sauvage de notre monde n'est pas la cible du chasseur.

De meilleures balles que les tiennes ont attenté à sa poitrine blanche.

De meilleurs miroirs que les tiens éclataient dans la flamme.

Dégoût ... envers soi-même, est-ce important? L'esprit qui entend

Le grondement et la musique des ailes, l'oeil qui se souvient

Voilà ce que tu dois aimer. Aime le cygne sauvage.

(Traduction en polonais de Czesław Miłosz, *Le Jardin des Sciences*, Paris, 1979, p. 215)

Dans le domaine de la linguistique contemporaine, la critique marxiste taxa de modernisme - trait négatif - les théories structuralistes de l'école de Copenhague, dont le principal représentant et théoricien était le linguiste danois Louis Hjelmslev. La glossématique de L. Hjelmslev fut reconnue comme la "manifestation du déclin de la linguistique bourgeoise". On lui reprochait précisément son modernisme, son formalisme et antihumanisme, et elle fut appelée la "linguistique de l'espace vide". Les sources d'inspiration d'une telle attitude méthodologique provenaient du "pays

de la justice sociale" dirigé par cet "éminent linguiste" - Joseph Staline. Cette position devint particulièrement exarcerbée dans les premières années de l'après-guerre, à l'époque où les théories de Hjelmslev et des structuralistes regroupés autour de la revue "Acta Linguistica", puis "Acta Linguistica Hafniensia" constituèrent la pensée structuraliste dans les sciences humaines de ce que l'on appelait l'Occident.

Dans les théories de Hjelmslev, ce que l'on appelle le structuralisme européen atteignit en fait son expression la plus radicale. C'était le pendant du distributionnisme asémantique américain et quoique les deux fussent issus de deux démarches philosophiques diamétralement opposées, ils parvinrent à des résultats "techniques" extrêmement semblables - le recours à la "forme pure". En ce qui concerne Hjelmslev, cette forme pure se trouva détachée de la substance, rejetée au - delà des frontières de la linguistique autonome, alors que pour le structuralisme américain, cette "forme pure" prit l'allure mécanique des classes distributives qui excluaient le sens et toute forme de sémantique du champ d'intérêt de la linguistique.

L'école de Copenhague de Louis Hjelmslev est issue de la tradition philologique européenne mais elle recherchait l'objectivisme en renonçant à tout ce qui était corporel, substantiel, imprégné de matière, de subjectivité et donc d'imperfection. Cette école créa une algèbre immanente - un système de dépendances créant lui-même ses propres concepts qui n'ont d'existence qu'en vertu de leur interdépendance. Pour la première fois L. Hjelmslev définit la langue comme "un système où tout se tient". La structure dans son interprétation et ses définitions devint un système total - un objet qui ne se laissait pas dériver à partir d'éléments qui ne constituaient ni son ensemble ni sa somme. Ainsi, d'après Hjelmslev, la structure devient une hypothèse dépourvue de spéculations métaphysiques et transcendentales, laquelle se vérifie à l'aide de faits strictement linguistiques - unités, fonctions et relations, et non par rapport au monde sensoriel et intellectuel. La linguistique selon lui est un domaine où la science de l'expression n'est pas la phonétique et celle du contenu n'est pas la sémantique, mais au contraire la langue est le rapport entre la forme des sons et la forme des sens.

Le distributionnisme asémantique américain, quant à lui, provient de la psychologie behavioriste, d'un empirisme radical qui, dans la pratique scientifique, s'opposa au néopositivisme rationaliste européen mais dans les faits parvint à un résultat identique. Il atteignit la perfection dans l'utilisation de procédures formalistes qui rejetaient le sens comme non scientifique. Il fonda des écoles de taxonomie, une grammaire des structures de phrases, version syntaxique de la

grammaire générative, tout cela en s'appuyant sur la "forme pure" du langage qui est la seule à répondre à des critères scientifiques assimilés au critère d'objectivité - le rêve utopique des scientifiques.

M. Joos, l'éminent créateur du distributionnisme américain enjoint "soit de parler de la langue en termes précis, soit de se taire". Ce postulat fait écho au testament néopositiviste européen de Ludwig Wittgenstein: "la langue délimite les frontières de mon monde. Ce dont on ne peut pas parler doit donc être tu."

Comme nous l'avons déjà dit, la critique marxiste dans les pays dominés par le système soviétique rejetait le "modernisme" de ce structuralisme extrême. Elle adoptait ainsi une position qui paraissait "antimoderniste", ce qui cadrait mal avec le principe de "progrès" de l'idéologie dominante. L'épithète de "bourgeois" permettait certes d'atténuer quelque peu cette situation tout à fait contradictoire, mais néanmoins les théories structuralistes, au début étrangères, bourgeoises et modernistes réussirent quand même assez rapidement à pénétrer dans les sciences humaines polonaises, dont le représentant le plus remarquable fut Jerzy Kurylowicz, reconnu dans le monde entier comme le structuraliste polonais dont le point de vue était le plus proche de celui de L. Hjelmslev et de l'école de Copenhague. Le modernisme, le formalisme, l'antihumanisme ainsi que toute une palette de variantes fort différenciées du structuralisme furent ainsi adaptés en Pologne dans les années cinquante et soixante et connurent une évolution mouvementée. Vue d'aujourd'hui, la situation de la linguistique polonaise ne se distingue guère de la situation qui prévalait dans la linguistique mondiale. Partout nous avons affaire à une profusion d'approches et de conceptions que l'on peut définir par le terme "postmoderniste".

J'utilise ici ce terme comme synonyme de "post-structuroliste", ce qui signifie que toutes les approches envers le langage qui comptent de nos jours sont la conséquence de l'effondrement de l'"empire du structuralisme" - ce grand empire, cohérent, total, étendu et puissant, même s'il était différencié intérieurement. De ce point de vue là, l'on peut dire que dans les sciences humaines contemporaines, le structuralisme et le modernisme sont encore présents en tant qu' "écho" de l'époque antérieure, pour reprendre l'idée de Cyprian Norwid dans son essai sur le silence, et distinguer par là - même le post - structuralisme et le post - modernisme de l'antimodernisme de l'ère stalinienne. L' antimodernisme ainsi conçu est absent des sciences humaines contemporaines, malgré des déclarations antimodernistes qui paraissent rappeler le passé - à savoir un rejet total de tout ce qui porte les traits du modernisme.

Que s'est-il donc passé avec cet empire total du structuralisme? Il fut l'objet d'une destruction dont le processus, de manière générale, passa par l'effacement des frontières nettes et claires des unités et relations si laborieusement délimitées, ainsi que par un élargissement des frontières du royaume autonome de la langue saussurienne. Ces phénomènes sont connus et décrits dans tous les manuels de linguistique, inutile donc de les répéter. Rappelons uniquement en bref une des voies empruntées dans ce grand processus de destruction. Les principaux courants de la linguistique contemporaine, de la théorie des actes de parole à la linguistique cognitive, s'écartèrent peu à peu mais systématiquement des concepts absolus et les remplacèrent par des concepts relationnels. On peut comparer ce processus à la révolution qu'introduisit dans la physique la théorie de la relativité, par opposition à la mécanique newtonienne, à cela près que ce processus-ci se déroula graduellement, sans les marques de la révolution. Tout d'abord fut ébranlé le concept de vérité - la seule voie permettant d'inclure les expressions du langage dans le monde réel. Le structuralisme rendit palpable pour les chercheurs une situation paradoxale, à savoir que prétendument la structure des langues naturelles se referme sur la réalité. Or pour citer Barbara Stanosz "les systèmes linguistiques ne contiennent pas d'unités qui dénoteraient des objets d'une réalité extra-linguistique (dans l'acception étroite du terme "dénoter", bien évidemment)". Le fait d'exister dans le monde réel et fictif n'est pas fondamental d'un point de vue linguistique, ce sont là deux existences d'un poids équivalent. Pour sortir de ce paradoxe cognitif, l'on tenta de lier la théorie des références à la pragmatique de l'acte de communication, mais il s'ensuivit que le concept de vérité se déplaça de la réalité physique objective à la réalité culturelle et personnelle.

Tout comme la phénoménologie rejeta le fondamentalisme épistémologique et déplaça son centre d'intérêt vers la réalité verbale (linguistique), de même la linguistique affirma que les concepts du langage humain ne correspondent pas aux caractéristiques inhérentes des choses mais à leurs caractéristiques interactives. Le centre d'intérêt se porta alors sur la dimension sociale. La vérité cesse d'appartenir aux choses dans l'absolu, elle devint accessible dans l'action et tributaire de nombreux facteurs. Elle devint plus précisément une fonction de notre système conceptuel et non sa manifestation de l'extérieur, qui appartiendrait objectivement au monde extra-linguistique. La vérité s'appuie désormais sur l'expérience et la compréhension - sur un acte de mise en relation permanente, par le biais de procédures intellectuelles, avec des configurations et des modèles - états de notre savoir qui sont conditionnés culturellement et stockés dans la mémoire personnelle. Survint ensuite un changement dans les principes de la classification du monde

perçu - monde des choses et des caractéristiques. Elle se fonde à présent non sur la création de représentations - signes qui auraient la forme d'une image mais sur une participation permanente, sur la construction de la scène, la mise en place de systèmes de communication, l'utilisation d'une échelle mobile de relations qui est susceptible de créer à son tour de nouveaux cadres, même si ce'est pas à volonté. Tout utilisateur de langage a la possibilité de choisir parmi les différents moyens de construction de la scène, il peut choisir la structure cognitive, la taille et l'échelle de la représentation, identifier le prototype conceptuel selon sa propre configuration du savoir etc...

☛ Tout est relatif et tout est en mouvement: la planète Mars est proche mais le magasin est loin, l'éléphant est petit (pour un éléphant), en revanche on a vu dans la forêt une énorme fourmi, une clairière ne peut être identifiée qu'en association avec la forêt, en revanche une autoroute à péage est un objet en France et quelque chose de tout autre en Grèce.

La sémantique classique reconnaissait à la grammaire du langage des "conditions de véracité", la passibilité de vérifier le sens par le biais de la pragmatique, soit l'utilisation du langage dans des actes de parole. Savoir quelque chose, dire quelque chose signifiait pouvoir le vérifier. Certaines catégories grammaticales comme les pronoms, les quantificateurs, les noms propres, les modulateurs, les articles etc... avaient un "pouvoir vérificateur - la capacité de se rapporter à la réalité grâce à leur propre logique et grammaire.

☛ La sémantique post-structuraliste, post-pragmatique dispose que les gens n'ont pas un accès aussi direct à la vérité, ce qui ne signifie pas qu'ils ne peuvent pas comprendre et se servir du sens même sans savoir s'il est véridique ou non. L'acte de mise en relation avec la réalité n'en est pas son image, son reflet ni une simple médiation. Il s'agit d'un processus mental compliqué avec une stratégie de comportement bien définie, processus de comparaison entre des modèles déterminés culturellement et personnellement.

☛ Le post-structuralisme pour la première fois a détruit le mythe du caractère iconique du langage, mythe qui fonctionnait depuis l'Antiquité - cette foi naïve des sémiologues et des poètes selon laquelle dans notre rapport au monde se cacherait le principe stoïque de "stare pro" - être à la place de - qui serait commun à tous les utilisateurs du langage (sujets idéaux), que notre tâche divine et en même temps notre incapacité tragique serait justement cette tentative d'atteindre ce monde toujours à travers son image, sa simulation. Marcel Proust écrit (*A la recherche dutemps perdu*, Tome 1 *A l'ombre des jeunes filles en fleur*, Varsovie 1957, traduit en polonais par T. Boy-Żeleński, p.142): "Il ne fait aucun doute que les noms, les

appellations sont des dessinateurs pleins de fantaisie qui nous dessinent des études de gens et de paysages qui sont si peu ressemblants que souvent nous sommes stupéfaits quand nous voyons devant nous, au lieu du monde imaginaire, le monde visible (qui d'ailleurs n'est pas le monde réel car nos sens ne sont pas tellement plus doués pour saisir les ressemblances que notre imagination, de telle sorte que des dessins éventuellement proches de la réalité sont à tout le moins aussi différents du monde visible que celui-là était éloigné du monde imaginaire”).

Le poète et prix Nobel de littérature Czesław Miłosz, “ce vaillant combattant”, luttant d'une manière exceptionnellement lucide avec les règles du langage et la réalité physique et spirituelle; qui lui résiste se réfugie en définitive dans le havre tranquille d'un monde bien rangé - le monde de la forme - dans l'étreinte rassurante de l'“empire de l'iconicité”: “Tout jeune je m'efforçais de saisir par les mots la réalité à laquelle je pensais en déambulant dans les rues de la ville des hommes et je n'y parvenais jamais, voilà pourquoi je considère chacun de mes poèmes comme un acompte sur une oeuvre inaccomplie. Auparavant j'avais découvert l'inadaptation du langage à décrire ce que nous sommes vraiment, une sorte de grand jeu où “l'on fait semblant” entretenu par les livres et les pages imprimées des journaux. Et chacune de mes tentatives de dire quelque chose de réel se terminait de la même façon, en me ramenant à nouveau dans l'enclos de la forme, comme une brebis qui se serait écartée du troupeau,“ (Czesław Miłosz, *La Terre infinie*, Paris 1984, p. 35).

Revenons maintenant à l'oeuvre choisie comme leitmotiv de notre brève communication, le poème de Robinson Jeffers traduit par Miłosz et intitulé *Aime le cygne sauvage*, Miłosz lui-même paraît lui accorder beaucoup d'importance, comme il le fit ressortir à maintes reprises lors de ses conférences à l'université de Cracovie au début des années 80. Pour un linguiste, et pour moi plus particulièrement, si je puis ajouter une note personnelle à cet exposé, cet extrait est la plus belle métaphore de la référence que je connaisse - la mise en relation avec le monde réel, l'image de ce cygne sauvage que le poète - chasseur maladroit touche en plein vol, frappant sa poitrine blanche d'une balle en cire. On trouve ici la splendeur de la chose et le tourbillon des ailes, le reflet malhabile dans le miroir des mots qui éclate dans le flamboiement de la collision avec la réalité. Il y a celui qui entend cela, tragique, dont les mots suscitent toujours en vain chez lui un dégoût envers ces mêmes mots - pâles, friables morceaux de craie errant sur le papier, se heurtant à l'ouragan, au grondement, à la musique, à la lumière, à la sauvagerie, à la liberté et à la beauté. Pour le poète cette figure - cette métaphore de la référence est suffisante pour exprimer ce rapport compliqué du “mot à la réalité”. On la

retrouve chez bon nombre d'"artisans du mot" - toujours semblable quoique rarement aussi belle. Pour le linguiste, toutefois, elle s'insère à peine dans un seul type de relation avec la réalité, celui qui admet le caractère iconique du signe.

Pour le poète, ce qu'il a écrit est une image de la réalité - comme s'il avait fait un portrait réaliste de cette réalité et l'avait accroché dans le musée du langage - dans la poésie, dans la littérature. La poésie, la littérature - voilà le musée du langage où sont accrochés aux murs, ou bien reposent dans les réserves, des tableaux réalistes et modernes dans toute leur diversité. La tentative de créer une image du monde, de construire une théorie de la référence sur la base d'un corpus de textes (encore un concept de cet ancien monde qui s'éteint - cet empire du structuralisme), c'est comme si l'on tentait de connaître et d'extraire les lois de la physique des fonds d'un musée.

Les questions et les doutes du poète sont résolus avec une brutalité impitoyable par le post-structuralisme: dans le musée du langage la recette de cuisine fonctionne sur le même principe que le poème du Prix Nobel. La tragédie, imprimée ou montée sur scène, rappelle un procès-verbal d'interrogatoire etc... Il est difficile de dire ce vers quoi tendent le plus souvent les utilisateurs du langage. Nivellés dans leur masse et leur valeur, ils créent une culture de masse - étonnant phénomène de notre temps qui détrône dans sa mythologie tout ce que peut inventer un créateur isolé. Chacun est un créateur, chacun a sa part dans le grand processus de l'action du langage. Le post-structuralisme c'est la chute magistrale du mythe de la vérité objective. Le siècle de la vérité et de ses défenseurs a été remplacé par celui de l'information et de ses utilisateurs. La sémantique contemporaine distingue le savoir déclaratif, le musée du langage justement - en même temps que ses Prix Nobel et auteurs de recettes de cuisine - du savoir procédural - le seul qui nous donne la référence, la participation, la connaissance. Tout le monde est créateur, la métaphore est partout, c'est toi qui crées les concepts en combinant ce que tu vois avec ce que tu sais déjà, le langage c'est "l'énérgiea" - une perpétuelle création et non "l'ergon" - l'ouvrage, l'oeuvre, le texte. Ce ne sont pas la philosophie ni la littérature qui pourront résoudre les problèmes de la description du monde et de savoir comment parvenir à son essence. Reste la question de savoir quelle est leur place.

En ce siècle de l'information qui semble être en plein épanouissement, les biologistes - en guise d'exemple - ont "développé" la protéine de l'ADN, l'inscription de l'information que contient notre code génétique. Elle se présente sous la forme d'une séquence, elle est linéaire. Une des plus grandes énigmes de la vie, c'est précisément la "traduction" de la structure linéaire de la protéine du code

génétique en une substance vivante qui porte ses caractéristiques informationnelles. Les linguistes avaient remarqué depuis longtemps la linéarité du code linguistique. Dans l'un et l'autre cas, la question se pose en des termes voisins. De quelle façon l'information - la vérité est - elle une parcelle du monde réel ?

### Obraz świata we współczesnych teoriach językoznawczych

Terminu *postmodernizm* w odniesieniu do teorii języka chcę użyć jako synonimu terminu *poststrukturalizm* co oznacza, że wszystkie liczące się dzisiaj postawy wobec języka wynikają z rozpadu wielkiego, totalnego choć wewnętrznie zróżnicowanego "imperium strukturalizmu". W tym sensie antymodernizm, charakterystyczny dla marksistowskiej krytyki językoznawstwa współczesnego jest w dzisiejszym myśleniu o języku nieobecny. W teorii referencji - odniesienia do świata pozajęzykowego nastąpiło obecnie przeniesienie pojęcia prawdy z obiektywnej rzeczywistości fizycznej do rzeczywistości kulturowej i personalnej. Prawda przestała przynależeć rzeczom w sposób absolutny, stała się relacyjna, dostępna dopiero w działaniu i uzależniona od wielu czynników. Opiera się ona na zrozumieniu i doświadczeniu, jest skomplikowanym procesem mentalnym - strategią porównywania wzorców i konfiguracji konfrontowanych z warunkowanym kulturowo zasobem naszej wiedzy o świecie. Poststrukturalizm po raz pierwszy burzy funkcjonujący od starożytności mit ikoniczności języka - naiwną wiarę semiologów i poetów, że w naszym stosunku do świata ukrywa się stoicka zasada *stare pro* - 'występować zamiast' - wspólna dla wszystkich użytkowników języka - podmiotów idealnych, że naszym boskim zadaniem i tragiczna nieumiejętnością jest próba dotarcia do tego świata zawsze przez jego obraz, jego symulację.

Metafora referencji używana przez poetów dla wyrażenia skomplikowanego stosunku: słowo - rzeczywistość, zawsze obraca się na linii *stare pro* - mimezis - odwzorowanie, ikoniczność. Współczesny językoznawca dostrzega, że jest to tylko jeden z aspektów możliwych odniesień do świata rzeczy i uczuć. Poezja i literatura to tworzenie językowych portretów rzeczywistości funkcjonujących jak muzeum. Pytania i wątpliwości poety rozwiązywane są przez poststrukturalizm z drastyczną brutalnością. W muzeum języka przepis kucharski funkcjonuje na takiej samej zasadzie jak wiersz noblisty. Współczesna semantyka oddziela wiedzę deklaratywną - to muzeum języka wraz z jego noblistami i twórcami przepisów kucharskich od wiedzy proceduralnej - jedynej przynoszącej referencję, uczestnictwo, poznanie. Twórcą jest każdy, metafora jest wszędzie. Język to *energja* - wieczne stwarzanie a nie *ergon* - utwór, dzieło, tekst.

Paryż, maj 1996